

CLÉMENT BLANC

1897 - 1983



Le général Clément Blanc a occupé le bureau de chef d'état-major à l'École militaire de Paris. Un de ses prédécesseurs fut le général Joseph Joffre.

Avertissement

Ce modeste livret, conçu à l'intention d'élèves de Seconde, est destiné à susciter chez eux l'envie d'approfondir la connaissance d'un homme exceptionnel, en proposant quelques clés pour l'aborder plus aisément.

Le mot du Président de AAA



Rentrée 2020/2021 : Deux années particulièrement chaotiques pour tous.

Mais tant l'AAA que le Proviseur du lycée ont tenu à ce qu'un livret de promotion soit distribué aux élèves de Seconde.

D'autant que c'est un parrain de promotion exceptionnel.

Ancien élève du lycée qui s'est engagé comme 2^{ème} classe lors de la Guerre de 14/18, seul survivant avec un autre élève de leur classe de Terminale, il fréquenta le lycée Arago ou son ancêtre, le Collège de Perpignan, situé, à l'époque, là où se trouve aujourd'hui la dalle Arago.

Par ailleurs, vous pouvez vous inspirer de cette personnalité qui est le seul 2^{ème} classe à avoir atteint le grade le plus haut de la hiérarchie militaire, général 5 étoiles.

En vous souhaitant une année scolaire 2020/2021 plus apaisée que la précédente.

Bonne rentrée.

Robert Blanch
Président de AAA



www.anciensdarako.com

Le mot du Proviseur



L'année scolaire 2019-2020 a particulièrement été chahutée.

Alors qu'il s'agissait de mettre toutes nos forces dans la mise en œuvre de la réforme du lycée, le confinement nous a obligés à nous concentrer sur l'indispensable conservation du lien pédagogique avec les élèves, et à tout faire pour répondre à cet objectif en investissant tous azimuts dans l'usage des technologies de l'information et de la communication informatique : des progrès considérables ont été faits dans ce

domaine et qui profiteront largement à nos futurs élèves.

Cette « douloureuse » expérience du confinement nous a laissé le temps d'apprécier ce qui nous a manqué et nous a réinterrogés sur le sens de l'École, des autres, sur l'extrême fragilité de la hiérarchie des valeurs et sur le sens même que nous donnons à notre existence.

Le lycée François Arago est le lieu idéal pour se poser des questions et donner du sens à la scolarité. Élèves et étudiants pourront y développer toutes leurs ambitions, prendre conscience de leur potentiel, explorer la diversité de leurs goûts pour mieux participer à l'aventure sociale qui les attend.

À vos côtés sur le chemin de la réussite de Vous-même.



Le Proviseur
Pascal Collet

LYCEE FRANCOIS ARAGO
22 Avenue Président Doumer
BP 60119
66001 PERPIGNAN Cedex
Tél. 04.68.68.19.29 Fax. 04.68.85.24.73



Repères chronologiques

1^{er} octobre 1897 : naissance à Perpignan à la caserne de gendarmerie de la Place du Puig.

1912 : Il entre en 3^e au collège de Perpignan (futur lycée Arago). Il habite avec ses parents à Thuir où son père est employé aux Ets BYRRH et tous les matins, pendant 4 ans, il prend le train de 5H50.

1914 : Il est reçu en juillet à la première partie du baccalauréat. La guerre éclate en août et la rentrée ne s'effectue qu'en novembre car le collège a été transformé en hôpital auxiliaire.

1915 : Clément Blanc est reçu à la deuxième partie du baccalauréat (Sciences, langues, mathématiques) dont les épreuves se sont déroulées à Montpellier.

12 octobre 1915 : Dès ses 18 ans accomplis, il s'engage comme 2^e classe au 53^e régiment d'infanterie de Perpignan. Après un passage au 56^e d'artillerie de Montpellier, il est admis à l'École d'Application de l'Artillerie de Fontainebleau. Il en sort aspirant en 1916.

30 juin 1916 : Il rejoint le front comme aspirant au 15^e régiment d'artillerie. Il participe aux batailles de Verdun et de la Somme. Nommé sous-lieutenant, il est cité trois fois.

1919 : Il entre à l'École Polytechnique et en sort dans son arme d'origine.

1923-24 : Lieutenant au 4^e Groupe d'Artillerie d'Afrique, il prend part à la guerre du Rif (Maroc). Il est blessé et reçoit la Légion d'honneur à titre exceptionnel.

1924-1928 : Instructeur à l'École d'Artillerie de Fontainebleau. Il commande comme capitaine les batteries de la 1^{ère} division de cavalerie.

1928 : Mariage avec Yvonne Nicq, fille d'un colonel. Le couple aura cinq enfants.

1932-1934 : Reçu à l'École de guerre, il en sort second de sa promotion.

1939 : La mobilisation, provoquée par l'entrée en guerre avec l'Allemagne, le trouve chef de la section des Transports stratégiques du Grand quartier général. À ce titre, il organise les transports de troupes et de matériels, ainsi que l'évacuation de réfugiés.

1940 : Il est nommé chef du 4^e Bureau avec le grade de lieutenant-colonel.

1942 : Il part au Maroc commander le 63^e régiment d'artillerie d'Afrique avec le grade de colonel. En cachette des autorités de Vichy et des Allemands, il forme des personnels dans les domaines de la conduite de véhicules et de l'entretien du matériel de guerre.

8 novembre 1942 : Les alliés débarquent en Afrique du Nord et le colonel Blanc est nommé Premier sous-chef de l'État-Major général Guerre, chargé de l'organisation et du réarmement des forces françaises.



Le débarquement de caisses de matériel américain sur les quais du port d'Alger

Il aménage le port d'Alger pour accueillir les navires américains, les « Liberty ships » qui apportent de grandes quantités de matériel (camions, jeeps, blindés, artillerie...)

1944 : Nommé général de brigade, il est confirmé dans le poste de Premier sous-chef de l'État-Major général qu'il occupe à Alger puis à Paris.

1946 : Général de division, il est nommé adjoint à l'inspecteur général des Forces armées puis chef d'État-Major des armées de terre d'Europe occidentale. Il devient directeur de la Recherche scientifique de l'Armée.

7 décembre 1949 : Général de Corps d'armée, il est nommé chef d'Etat Major de l'Armée, fonction qu'il occupera six années consécutives.

1953 : Général d'Armée.

1955 : Nommé directeur de l'Institut des hautes études de la Défense nationale et directeur du Centre des hautes études militaires. Conseiller du ministre.

1^{er} mars 1956 : Inspecteur général de l'armée de terre.

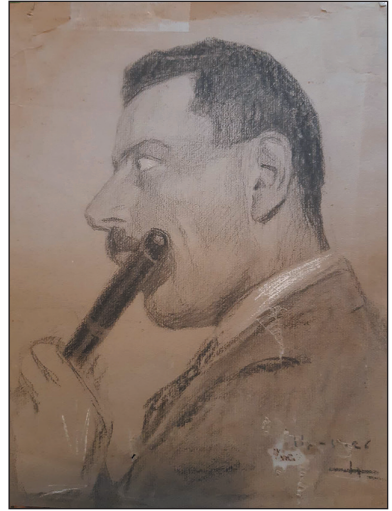
1^{er} octobre 1958 : versé dans le cadre de réserve.

1959-1963 : Conseiller d'État en service extraordinaire.

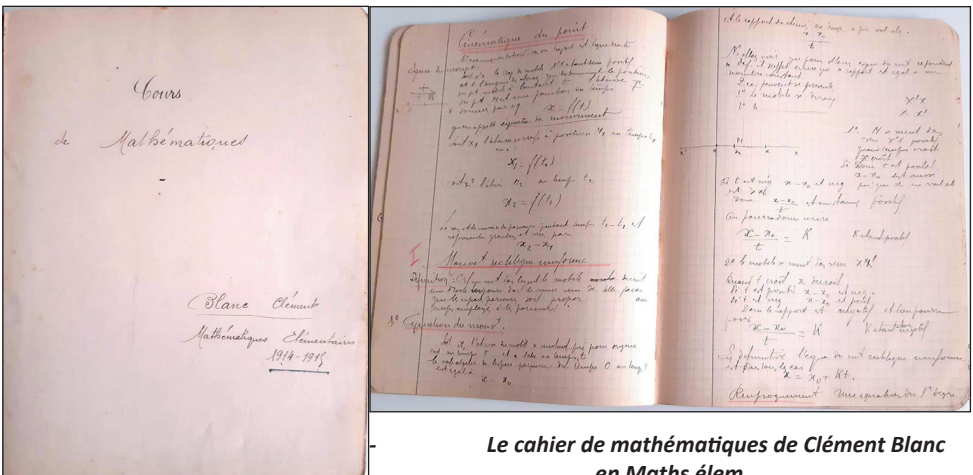
1960 : Président du conseil d'administration de la Caisse nationale militaire de Sécurité sociale.

1963 : Président de l'Association nationale des officiers en retraite (ANOR).

22 décembre 1982 : Clément Blanc décède à son domicile parisien. Après un hommage national aux Invalides, sa dépouille est inhumée dans la tombe familiale d'Amélie-Bains.



Cette petite flûte, dont il jouait à la perfection, a accompagné Clément Blanc pendant toute sa carrière



Le cahier de mathématiques de Clément Blanc en Maths élem

Clément Blanc, *un élève de Maths élem d'Arago devenu général d'armée*

Le général d'armée Clément Blanc a commencé sa carrière militaire comme artilleur dans l'enfer de la guerre de 14/18. Il fut, avec son condisciple Arnau-diès, le seul survivant des élèves de sa classe de Maths élem partis sur le front.

Le général Clément Blanc est né le 1^{er} octobre 1897 dans la caserne « Vauban » de la Place du Puig à Perpignan. Devenue aujourd'hui un immeuble de logements sociaux, elle était alors occupée par les familles de gendarmes. Le père de Clément avait le grade d'adjudant. Originaire du Tarn, il avait épousé une jeune femme du Vallespir, Thérèse Ramon. L'adjudant Blanc prit une retraite précoce pour occuper un emploi aux Établissements BYRRH de Thuir où la famille est allée s'établir tandis que le jeune Clément poursuivait sa scolarité au collège Arago.



Le collège Arago dont une grande partie a été démolie

Sa fille aînée, Jeanne Blanc Lefèvre, a recueilli les souvenirs de son père : « *Il a dû prendre le train tous les matins pour se rendre au collège. Il arrivait très tôt et attendait à la gare l'heure d'ouverture du collège car une marchande de journaux avait un petit poêle et lui permettait de venir se réchauffer car il n'avait pas de pardessus. À midi, il allait manger son frugal repas, assis*

au pied de la statue de François Arago qui était alors au centre de la place. Arago était pour lui le grand modèle du Catalan tant pour son génie scientifique que pour son patriotisme et sa réussite à l'échelle de la Nation ».



Le collégien, Clément Blanc, s'asseyait sur le socle de la statue d'Arago. Rêvait-il déjà d'un destin national ?

« **Élan patriotique** »

Très bon élève, Clément Blanc, qui a eu pour professeurs Louis Prat et Octave Mengel, deux précédents parrains de promotion, est reçu avec mention au bac Maths élem alors que la guerre bat son plein. Il pense aussitôt à s'engager, mais le médecin militaire le trouve trop maigre pour sa taille et lui conseille de prendre du poids. En suivant ce conseil, il finit par être déclaré « bon pour le service » et signe son engagement comme soldat de 2^e classe le 12 octobre 1915, quelques jours après son 18^e anniversaire. Pour cela, il est allé à la citadelle où se trouve le siège du 53^e régiment d'infanterie dont les effectifs sont sur le front. Clément Blanc pourra ainsi affirmer : « *je suis le seul général d'armée qui ait débuté comme soldat de 2^e classe* ».

GRADES DE L'ARMÉE DE TERRE

Clément Blanc a gravi tous les échelons de la pyramide militaire, de la base jusqu'au grade suprême de général d'armée.

En effet « Maréchal » (7 étoiles) n'est pas un grade mais une distinction.

OFFICIERS SUPERIEURS

Désignation	Niveau de commandement habituel	Insignes
Colonel Abréviation : COL	régiment	
Lieutenant-colonel Abréviation : LCL	régiment	
Commandant l'infanterie, le génie ou les transmissions chef d'escadrons dans la cavalerie chef d'escadron dans l'artillerie ou le train Abréviation : CDT, CBA, CEN, CES	bataillon ou groupe d'escadrons	

SOUS-OFFICIERS

Désignation	Niveau de commandement habituel	Insignes
Major Abréviation : MAJ	section ou peloton	
Adjudant-chef	section ou peloton	
Adjudant Abréviation : ADJ		
Sergent-chef Maréchal des logis-chef (armes montées) Abréviation : SCH, MDC	groupe et adjoint au chef de section ou peloton	
Sergent Maréchal des logis (armes montées) Abréviation : SGT, MDL	groupe	
Élève sous-officier lors de son séjour à l'ENSOA Abréviation : EVSO		

OFFICIERS GENERAUX

Désignation	Niveau de commandement habituel	Insignes
Général d'armée Abréviation : GDA	armée	
Général de corps d'armée Abréviation : GCA	corps d'armée	
Général de division Abréviation : GDI	division	
Général de brigade Abréviation : GBR	brigade	

OFFICIERS SUBALTERNES

Désignation	Niveau de commandement habituel	Insignes
Capitaine Abréviation : CNE	compagnie, escadron, batterie, escadron	
Lieutenant Abréviation : LTN	section ou peloton	
Sous-lieutenant Abréviation : SLT	section ou peloton	
Aspirant Abréviation : ASP	section ou peloton	
Élèves officiers Élève en école : Polytechnique, ESM, EMIA, EMCTA, EMSAM, EOFIA, EOR. Abréviation : EO		

MILITAIRES DU RANG

Désignation	Niveau de commandement habituel	Insignes
Caporal-chef de première classe Distinction créée en 1999. Abréviation : CC1, BC1	Trinôme, éventuellement équipe, ou adjoint au chef de groupe	
Caporal-chef ou Brigadier-chef (Armes montées) Abréviation : CCH, BCH	Trinôme, éventuellement équipe, ou adjoint au chef de groupe	
Caporal ou Brigadier (armes montées) Abréviation : CPL, BRI	Trinôme, éventuellement équipe	
Soldat de première classe. Officiellement, il s'agit d'une distinction et non d'un grade. Abréviation : 1CL	Pas de commandement sauf cas spéciaux (fonction de caporal ou brigadier).	
Soldat Abréviation : SDT Alpin Courassier Musicien Cavalier Dragon Sapeur Canonier Hussard Servant Chasseur Légionnaire Spahi Conducteur Marsouin Transmetteur	Pas de commandement	

Il est revenu en 1957, au pied de la citadelle, inaugurer la plaque commémorative des 53^e et 253^e régiments d'infanterie, place Jean Moulin. L'ancien 2^e classe arbore alors les cinq étoiles de général d'armée et rappelle les circonstances dans lesquelles ces milliers d'hommes sont partis pour le front comme lui à partir du mois d'août 1914 : « *Je ne puis m'empêcher, en ce lieu même, d'évoquer l'extraordinaire unanimité nationale qui soulevait dans ces journées historiques le peuple de notre pays. Je me suis souvent demandé quels étaient les motifs profonds qui faisaient, parmi les hommes de notre génération, une telle unanimité dans l'élan patriotique et la foi dans le pays... D'abord la résistance morale qu'elle opposait aux forces de destruction, vertu que nous avons retrouvée dans d'autres heures.*

Ensuite, un idéal commun qui donnait à la Nation sa vitalité, surtout parmi sa jeunesse.



Le général Blanc a inauguré cette plaque au pied de la citadelle de Perpignan en 1957

Enfin, ce qui lui conférait sa dignité, c'était chez ses citoyens (et chez ses soldats par conséquent) la notion du devoir; le sens de la responsabilité collective et par-dessus tout, le sentiment de la fierté nationale. »



Canons de 75 en batterie

Calculs mathématiques

Pour l'armée de l'époque, un brillant élève en mathématiques était très recherché, car l'arme qui a joué un rôle essentiel sur les champs de bataille de 14/18 était l'artillerie. Les avions étaient encore très sommaires et les tanks n'ont fait leur apparition qu'en 1916. Contrairement aux guerres précédentes, on envoyait des projectiles sur des cibles situées à des kilomètres et qu'on ne pouvait voir. Il fallait donc effectuer des calculs mathématiques précis pour procéder au pointage des pièces et éviter d'atteindre les troupes amies, ce qui, malheureusement, s'est produit à plusieurs reprises. Le jeune Clément reçut donc une formation d'artilleur, d'abord au 56^e régiment d'artillerie de Montpellier, puis à l'École d'application de l'artillerie de Fontainebleau, avant d'être envoyé au front le 30 juin 1916

avec le grade d'aspirant, intermédiaire entre les sous-officiers et les officiers. Il gravit les échelons de manière accélérée et il fut donc amené à commander des vétérans qui servaient les canons de 75 avec une habileté diabolique.

Sa fille aînée, Jeanne Blanc Lefèvre témoigne : *« il nous racontait que tout jeune aspirant de 19 ans, il s'excusait auprès des artilleurs plus âgés en leur disant qu'il ne savait pas servir comme eux un 75. Ceux-ci lui répondaient : t'en fais pas, mon p'tit gars, nous on sait, mais on a besoin de toi pour calculer la hausse et les distances, car ça on ne sait pas le faire ».*

1916 fut une année terrible et Clément Blanc participa aux deux plus grandes batailles de 14/18 (avec la bataille de la Marne en 1914), Verdun et la Somme. La particularité de la bataille de Verdun instaurée par le général Pétain est d'avoir engagé par rotation les deux tiers de l'armée française dans ce combat afin d'assurer des relèves.

Dans la bataille de la Somme, ce furent les Britanniques qui supportèrent l'essentiel de l'effort, mais les Français leur apportèrent un soutien important.

Seul survivant de sa batterie

Clément Blanc survit au déluge de feu mais à trois reprises, il resta le seul survivant de sa batterie. Sa fille raconte : *« Une fois, après avoir assisté les derniers mourants et mis les canons hors de service, il errait pour retrouver son régiment quand il rencontra un prêtre brancardier qui cherchait des blessés. Au fil de la conversation, il donna sa date de naissance. Le prêtre s'écria alors : " vous êtes né le jour du décès de Sainte Thérèse de Lisieux ; je vais vous donner son image. " Mon père a*

toujours gardé cette image sur lui ».

À la fin du conflit, décoré de la Croix de guerre à la suite de plusieurs citations, dont l'une à l'ordre de l'armée, Clément Blanc décida d'embrasser la carrière militaire. Il prépara l'École Polytechnique où il fut reçu dans le « cocon moyen », c'est-à-dire au milieu de la promotion. Sa fille rappelle un détail amusant : *« il y avait un examen de langue et il avait fait espagnol à Arago. Il était le seul à passer l'examen dans cette langue qu'il connaissait très bien et après l'épreuve, l'examineur s'adressa au jury : il parle mieux que moi. Et se tournant vers mon père : un 19, ça vous va ? »*

Jeanne Blanc Lefèvre a aussi entendu son père raconter son passage à l'X : *« L'école située alors en plein Paris a été un renouveau pour ce jeune lieutenant après plus de deux années de guerre. Il se distingua en astronomie par de brillantes notes. Plus tard, il mit au point un système de calcul pour trouver le jour d'une semaine à une date quelconque. Il savait l'importance de la météorologie sur un champ de bataille et il évoquait la victoire du général Dugommier lors de la bataille du Boulou : dans la nuit du 30 avril au 1^{er} mai 1794, alors que la pleine lune s'était levée à 22h, grâce à sa lueur, il fit gravir les hauteurs à la brigade Martin de 3000 hommes. Ils surprisent les Espagnols et les mirent en déroute ».*

Campagne du Maroc

En sortant de l'X, Clément Blanc choisit de rester dans son arme d'origine et partit en 1923 au Maroc comme lieutenant dans le 4^e groupe d'artillerie d'Afrique avec lequel il participa à des opérations de pacification. Il fut engagé dans 16 combats, reçut une blessure,

deux citations et fut décoré de la Légion d'honneur « à titre exceptionnel ». Sa fille a gardé des souvenirs de ses récit de cette campagne : « *Dans ces terrains accidentés, les canons étaient tirés par des mules dont il nous parlait avec admiration tant ces mules étaient douées pour trouver leur chemin et acheminer ces lourdes pièces dans des passages difficiles* ». Il est vrai que le jeune Clément Blanc connaissait déjà les qualités des mulets au travail desquels il avait assisté lors de ses séjours en Vallespir. »

À son retour en 1924, il fut nommé instructeur à l'École d'application de l'artillerie de Fontainebleau où il exerça plusieurs années. Une période relativement paisible qui lui permit de fonder une famille en épousant la fille du colonel Émile Nicq, Yvonne, avec qui il eut cinq enfants. Née dans une famille d'officiers, Yvonne sut accompagner son époux dans sa prodigieuse carrière qui connut des moments difficiles pendant la deuxième guerre mondiale.



Les anciens d'Arago ont payé un très lourd tribut lors de la guerre de 14-18 comme le rappelle cette plaque apposée dans le hall du lycée.

La bataille de la Somme

(juillet-novembre 1916)

La bataille de la Somme est la principale offensive menée par l'armée britannique pendant la guerre de 14/18. Cette armée est composée de soldats du Royaume Uni, mais aussi de nombreux Canadiens, Australiens, Néo-Zélandais...

L'état-major anglais a élaboré un plan ambitieux : l'attaque a lieu sur un front s'étirant sur 20 kilomètres, dont la partie sud est tenue par les Français parmi lesquels va se retrouver Clément Blanc. La préparation d'artillerie a été d'un niveau jamais atteint dans cette guerre. Les canons sont disposés tous les 18 mètres et ont tiré sans discontinuer pendant une semaine sur les lignes allemandes. De plus, les Britanniques ont creusé des tunnels sous les lignes ennemies pour placer des mines et l'une d'entre elles, composée de 27 tonnes d'explosifs, a creusé, en explosant, un cratère de 100 mètres de diamètre et 30 mètres de profondeur.



625

DANS LA SOMME. — Après l'offensive, débris de 75.
In the Somme After the offensive, sockets of the 75 guns.

JEU

Le 1^{er} juillet 1916 à 7h30, les fantassins britanniques sortent de leurs tranchées et commencent leur progression en marchant normalement, comme l'a

ordonné l'état-major britannique, persuadé que les Allemands, écrasés par les bombardements massifs, sont hors de combat. C'est une erreur fatale car les Allemands, protégés des obus par de solides abris souterrains, ripostent vigoureusement. Les Britanniques subissent des pertes énormes. Le soir, le bilan est catastrophique et s'élève à 19 240 hommes dont plus de 1000 officiers, mis hors de combat en une douzaine d'heures.



Les obus ont haché menu une forêt

Les offensives vont se succéder pendant cinq mois mais, malgré l'apparition des premiers chars d'assaut sur le champ de bataille du côté britannique et français, la progression a été très faible à la fin des combats le 18 novembre 1916.

Les Britanniques ont avancé d'environ 12 km et les Français de 5 à 8 km au prix de 1,2 million d'hommes tués, blessés ou disparus. Soit 420 000 Britanniques, 200 000 Français et 450 000 Allemands.

La bataille de Verdun

(février-décembre 1916)

Le nom de Verdun résonne dans l'histoire de France comme le symbole de la résistance héroïque des « poilus » mais aussi de leurs souffrances indicibles.

Au début de 1916, alors que les armées se sont enterrées dans des tranchées et ne progressent plus, l'état-major allemand décide d'effectuer une percée décisive en « saignant » l'armée française. Le secteur choisi est celui de Verdun en Lorraine.



Soldats français passant à l'attaque depuis leur tranchée.

Après une préparation d'artillerie intense, le 21 février 1916 à 7h30, l'infanterie allemande monte à l'assaut en inaugurant une arme nouvelle, le lance-flammes, qui fait des dégâts terribles dans les tranchées.

Mais contrairement à ce qu'attendaient les Allemands, les poilus français résistent au choc. Par la suite, ils sont

ravitaillés par une noria de milliers de camions qui empruntent une route dédiée, « La voie sacrée ».

Pendant des mois, les Allemands vont s'acharner en utilisant des armes nouvelles comme un redoutable gaz de combat, le phosgène lancé dans des projectiles à partir du mois de juin. Mais les Français ne cèdent pas, fidèles à la devise de circonstance : « On les aura ! ».

La bataille se termine en décembre 1916.

Les pertes se sont élevées à 750 000 hommes, 362 000 Français et 337 000 Allemands.



Reprise du fort de Douaumont par les français, le 24 octobre 1916.

Le « glorieux » canon de 75

Pour détruire leurs « ennemis » à distance, les armées actuelles utilisent surtout des missiles et des drones. Pendant la guerre de 14/18, c'est l'artillerie qui jouait ce rôle et on a du mal à imaginer aujourd'hui son importance et le prestige acquis par certaines armes mythiques comme le canon de 75.

Le prestige du canon de 75 (du nom de son calibre : 75 mm) a subsisté bien après la guerre de 14/18. Ainsi, dans la seconde moitié du XX^e siècle en Roussillon, lors des rifles accompagnées par les commentaires de celui qui annonçait les numéros, la sortie du chiffre 75 provoquait une réaction enthousiaste : « Boum – Boum » reprenait la salle !

Le 75 utilisé pendant la guerre de 14/18 porte le nom de « modèle 1897 », l'année de naissance de Clément Blanc. C'est en effet en 1897 que les spécialistes français de l'artillerie ont fini de mettre au point le canon de campagne le plus efficace de son époque, après de longues recherches entreprises après la défaite de 1870 contre les Prussiens.

Avec une portée maximum de 8500

metres des autres armées. Son frein de recul évitait de procéder à de nouvelles opérations de pointage entre chaque coup. Il était accompagné par un caisson qui pouvait basculer à côté de la pièce et transportait 72 munitions à portée de main du chargeur. Ses munitions utilisant une poudre sans fumée, il était moins facilement repérable. L'ouverture de la culasse provoquait l'éjection de la douille de l'obus et on pouvait alors recharger facilement. Maniable et tracté par des chevaux, le 75 se déplaçait facilement sur le champ de bataille. Les artilleurs français avaient acquis une habileté extraordinaire dans son maniement et étaient parvenus, en situation d'urgence, à tirer 28 coups à la minute, ce qui constitue un véritable exploit.

Jeune officier, Clément Blanc exprimait son admiration devant cette dextérité et les artilleurs lui répondaient qu'elle leur était indispensable, car ils n'étaient pas capables d'effectuer les calculs mathématiques nécessaires au pointage de la pièce.



Un canon de 75 de campagne mle 1897-1917 au cimetière militaire de Verdun. Cliché VAUBOURG Julie

Canon de 75 avec son caisson retourné pour faciliter le chargement

mètres et une portée pratique de 6500 mètres, le 75 bénéficiait de nombreuses innovations par rapport à ses homolo-



Chanson à la gloire du 75

Misant sur l'efficacité du 75, l'état-major français avait négligé l'artillerie lourde, ce qui n'était pas le cas des Allemands qui avaient mis au point des canons énormes dont le calibre allait jusqu'à 420 mm.

Vous avez certainement
Messieurs les Allemands
Inventé de Kolosal's machines
Avec lesquelles j'imagine
Vous pensiez terroriser les brav's gens.
Enfin, comme ultime réclame
Vous avez l'quatr'cent vingt
Mais nous avons dans tous les cas
N' l'oubliez pas l'soixant'quinze
Ce mignon petit joujou
C'canon là c'est un bijou
Quand il tire il ne rat'jamais son coup
On peut l'dire
Le soixant'quinze , ça c'est à nous.



Clément Blanc, *un stratège de la logistique*

Clément Blanc s'est illustré dans la logistique qui est « l'ensemble des opérations permettant aux armées de vivre, de se déplacer et de combattre ». La logistique est devenue essentielle au XX^e siècle, ce que le général Blanc, qui fut un visionnaire dans cette spécialité, traduisait avec une formule évocatrice : « En 1916, les chevaux et les hommes qui n'avaient pas mangé marchaient et se battaient quand même, mais sans carburant les tanks s'arrêtent et les avions restent cloués au sol ».

En France, un officier qui a de l'ambition doit passer par la prestigieuse École supérieure de guerre située à Paris près des Invalides. Clément Blanc, promu capitaine en 1927, y entra en 1932 et en sortit en 1934 breveté d'État-Major avec le N° 2. Sa fille, Jeanne Blanc Lefèvre commente : « *il n'a pas été le premier car, avec son audace bien catalane, il a critiqué certains instructeurs* ». Il est alors au tournant de sa carrière et cette fois, il choisit comme affectation les transports stratégiques, le 4^e bureau de l'État-Major. Ses expériences de la guerre lui ont confirmé l'importance de la logistique dans la progression d'une armée comme d'un simple bataillon. Sa fille témoigne : « *il nous disait : en 1916, les chevaux et les hommes qui n'avaient pas mangé marchaient et se battaient quand même, mais sans carburant, les tanks s'arrêtent et les avions restent cloués au sol* ».



Canon de 75 tracté par un attelage de chevaux

Adapter l'armée à la guerre moderne

Il devint officier supérieur en obtenant son quatrième galon de commandant et il ne cessa de réfléchir à l'adaptation de l'armée française à la guerre moderne et en particulier à la logistique. En 1938, il effectua un temps de commandement à Dijon et anticipant les événements à venir, il montait chaque week-end à Paris pour instruire les dirigeants de la SNCF des besoins de l'armée en matière de réseaux ferrés en temps de guerre. Sa fille se souvient de cette époque : « *J'ai en ma possession les sept fascicules qu'il a rédigés en mai et juin 1940, quand la SNCF a assuré le transport et le ravitaillement des troupes tout en faisant circuler des trains de réfugiés de Belgique et de l'Est de la France. Ce chassé-croisé de convois a été d'une prodigieuse efficacité* ».

Il est alors nommé chef du 4^e bureau de l'État-Major de l'Armée et promu colonel. Mais l'atmosphère en France après une défaite entraînant l'occupation d'une partie du territoire par l'armée allemande inquiétait Clément Blanc. En tant que colonel, il pouvait prétendre au commandement d'un régiment et il devint chef de corps du 63^e Régiment d'Artillerie

d'Afrique (RAA). Cela lui permit de quitter la France occupée pour l'Afrique du Nord et de s'installer en août 1942 à Fez au Maroc avec sa famille. Jeanne Blanc Lefèvre raconte cet épisode : *« malgré les espions allemands et italiens, il parvint à cacher des armes, former ses hommes à conduire des véhicules militaires et à entretenir du matériel de guerre. Il disait qu'ils allaient couper du bois dans la montagne. Il nous a toujours dit que les Américains viendraient nous aider et l'armée d'Afrique se préparait clandestinement »*.

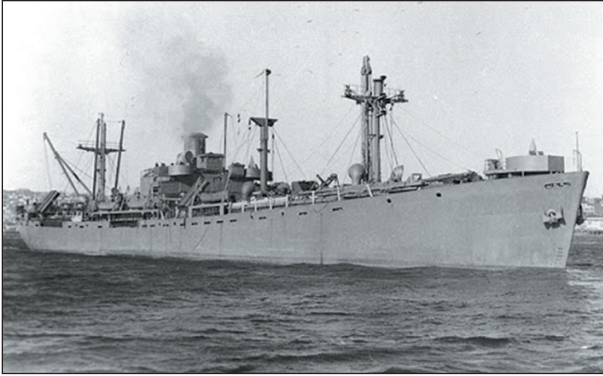
Débarquement en Afrique du Nord

La prédiction du colonel ne tarda pas à se réaliser et le 8 novembre 1942 eut lieu le débarquement en Afrique du Nord. Américains et Anglais lancèrent « l'opération Torch » (flambeau) qui leur permit de prendre pied à Casablanca, Oran et Alger. Le colonel Blanc fut appelé à Alger où il fut nommé premier sous-chef de l'état-Major général guerre chargé de l'organisation et du réarmement des forces françaises de libération. Jeanne Blanc Lefèvre connaît bien cette époque : *« l'armée française d'Afrique du Nord manquait de tout : équipement, armement, véhicules, matériel, blindés, avions... tout ce qui permet à une armée moderne de se battre pour débarquer en Provence et libérer l'Italie. Ce sont*

les Américains qui nous ont fourni cet énorme matériel de guerre et je pense que c'est à ce moment-là que mon père rendit à la France le plus grand service de sa carrière. La première grande livraison était prévue le 14 avril 1943 : 14 liberty-ships devaient débarquer 120 00 tonnes de matériel sur le port d'Alger, mais ce port n'était pas équipé pour les accueillir. Mon père nous racontait la première conférence qu'il avait organisée pour lancer les travaux.

Il fit appel à tous les entrepreneurs, hauts fonctionnaires des ponts et chaussées, de la SNCF... Devant une salle pleine, il demanda qui pouvait équiper le port d'Alger car il fallait faire vite, les navires ne pouvant rester à quai très longtemps. Grand silence car dans une Algérie en guerre et démunie de tout, il n'était pas facile de trouver grues, moteurs et ponts roulants. Au bout d'un long moment, un homme dont le nom de résistant était Renaudin se leva et dit : " Je peux faire quelque chose". C'était un brillant ingénieur centralien, fondé de pouvoir chez Peugeot qui venait de rejoindre Alger par l'Espagne avec ses deux fils. Toute la salle s'est alors réveillée et Alger fut transformée en port de guerre. La livraison du matériel ne fut pas une mince affaire car les Français n'étaient pas habitués aux méthodes des Américains qui voyaient tout en grand ».





De 1940 à 1945, les États-Unis ont construit plus de 2700 cargos « Liberty ships » pour transporter des troupes et du matériel de guerre débarqué ici à Alger

Jeanne Blanc Lefèvre poursuit son récit qui montre l'avance prodigieuse prise par les Américains en matière de logistique : « Lorsque le premier navire arriva à quai, toutes les personnalités étaient présentes. Du haut du navire, les grues s'activent et descendent une première caisse. Elle est énorme. On l'ouvre et on découvre une jeep toute montée alors qu'on s'attendait à des pièces détachées. On n'a pas le temps de la contempler car du haut du navire, les marins américains crient de débarrasser le quai pour la caisse suivante.

En fait, il fallait prendre le volant et dégager l'emplacement. Pour cela, on avait besoin de soldats sachant conduire et mon père était content d'avoir fait passer clandestinement le permis à des hommes de son ancien régiment. Il remplit cette mission en liaison constante et confiante avec M. Jean Monnet et avec les autorités américaines. Mon père nous expliquait quand il parlait de ces moments difficiles où il vivait des journées interminables et des nuits très courtes, qu'il avait eu l'humour d'afficher derrière son fauteuil : Ce qui est DIFFICILE peut être exécuté immédiatement.

Ce qui est IMPOSSIBLE demande un léger délai supplémentaire. »

« Réussite éclatante »

Au mois de juin 1944, le tonnage mis à quai en Afrique du Nord atteignit 850 000 tonnes de jauge et ce matériel équipa les armées d'Afrique qui débarquèrent en Provence et libérèrent l'Italie.

Le général Henri de Mirambeau, qui fut chef de cabinet du commissaire à l'armement, décrit ainsi le rôle du colonel Blanc : « La réussite éclatante de cette entreprise est due tout à la fois à l'esprit d'organisation, à la volonté, la chaleur humaine et au crédit auprès des personnalités françaises et américaines de ce chef respecté, dont l'autorité dépassait de loin celle de son grade de colonel. » En 1944, Clément Blanc fut d'ailleurs élevé au rang de général de brigade.

Après le débarquement en Provence, le 15 août 1944, il rejoignit Paris où il fut désigné comme membre de la commission de la réforme de l'armée de terre et adjoint à l'inspecteur général des forces armées. Il fut ensuite chef d'État-major du général de Lattre pour les armées de terre de l'Europe occidentale, le SHAPE (Supreme Headquarters Allied Powers Europe : Grand quartier général des puissances alliées en Europe). Il fut nommé général de division en 1946.

C'est en 1949 qu'il devint chef d'état-major des forces armées guerre, poste qu'il occupa pendant sept années consécutives, ce qui constitue un record. Il avait alors le grade de général de corps d'armée avant de recevoir en 1953 la cinquième étoile de général d'armée.

Le journaliste Henri Trinchet rappelle que « *parmi les dix-huit généraux qui l'ont précédé à ce poste depuis sa création, on trouve Weygand et de Lattre et aussi un autre Catalan Joseph Joffre. Comme son grand aîné, le général Blanc appartient à cette classe d'ingénieurs militaires sans lesquels on ne peut concevoir à notre époque l'organisation et la direction d'une armée moderne. Et comme lui, il garde l'amour de sa petite patrie catalane à laquelle il doit son accent méridional, mais aussi sa robustesse morale et physique et son caractère.* ».



Le général Blanc en inspection lors de la guerre d'Indochine. Sur son épaule, les 5 étoiles de son grade.

Démission refusée

Les commentaires de ses subordonnés sont aussi admiratifs que ceux du général Yves Le Vacon : « *Tous ceux qui ont eu l'honneur de servir sous les ordres du général Blanc ont eu pour lui l'affection la plus profonde car il était leur père spirituel. Ses fidèles ne l'appelaient-ils pas le Père Blanc ?* »

Selon sa fille, « *Ses avis aux gouvernements de l'époque ne furent pas toujours pris en compte. Il nous disait souvent : on a toujours tort d'avoir raison tout seul. Il lui arrivait de donner sa démission à son ministre par désaccord envers une décision. C'était l'occasion de nous retrouver tous à la maison et de célébrer une coupe à la main cet instant de répit. Mais sa démission a toujours été refusée et le caractère catalan de notre père s'épanchait en vigoureuses diatribes.* ».

Pendant la guerre d'Indochine, on sait qu'il n'était pas d'accord avec la stratégie adoptée à Dien Bien Phu : se retrancher dans une cuvette entourée de collines tenues par l'ennemi. Le général Blanc jugeait la position « intenable ». Lors d'une tournée d'inspection en Indochine il constata un « *défaut capital dans la préparation française : on a complètement ignoré l'artillerie* ». Or les Vietnamiens réussirent à acheminer des canons dans la jungle, ce qui semblait impossible, et à les mettre en batterie sur les collines pour bombarder le camp français qui tomba le 7 mai 1954. Au Maroc, dans les terrains accidentés, Clément Blanc faisait tirer ses canons par des mules. À Dien Bien Phu, ce furent des hommes qui traînèrent les canons dans la jungle.

Le 1^{er} octobre 1958, atteint par la limite d'âge, il fut versé à la deuxième section de l'État-Major général de l'armée



Le théâtre des opérations militaires de la guerre d'Indochine

(réserve). Mais le général Blanc n'était pas homme à prendre une retraite oisive comme l'a rappelé le général Ailleret, l'un de ses successeurs, qui dirigea en février 1960 l'explosion de la première bombe atomique française à Reggane dans le Sahara : « *Le général Blanc, quittant l'État-Major de l'armée, fut nommé directeur de l'Institut des hautes études de la Défense nationale et du Centre des hautes études militaires. Il devait continuer dans ce poste à nous donner toutes les facilités possibles pour diffuser nos idées en nous permettant de nous servir des tribunes que constituaient ces deux organismes* ».

Le polytechnicien a toujours été très attentif à la recherche scientifique dans les armées et a encouragé les travaux des ingénieurs militaires. En 1946, il avait occupé le poste de directeur de la recherche scientifique de l'armée.

« Nous suivrons votre exemple »

Nommé au Conseil d'État en 1959, il

siégea à la Haute assemblée jusqu'en 1963. Reconnu par les siens, il devint président de l'Association nationale des officiers de réserve (ANOR).

Selon sa fille « *c'est sa grande compétence en stratégie, en problèmes de logistique et l'expérience de ses longs séjours dans les ministères de la guerre qui ont fait qu'il a toujours été maintenu dans les États-Majors. Son grand regret était qu'on ne lui ait pas confié les commandements associés aux grades de général (brigade, division, corps d'armée, armée). Mais il été nommé là où il pouvait être le plus utile et il disait avoir fait son devoir là où il avait été placé* ».

Le général Blanc s'éteignit au milieu des siens à son domicile parisien le 22 décembre 1982. Lors de l'hommage national aux Invalides, après la cérémonie religieuse, le général Delaunay, chef d'État-Major de l'armée de terre conclut l'éloge funèbre prononcé dans la cour d'honneur des Invalides par ces mots : « *Général d'armée Blanc, grand officier de la Légion d'honneur, au nom de la France, au nom de l'armée que vous avez si bien servie et que vous avez grandement honorée, je vous dis ADIEU. Nous suivrons votre exemple* ».

Après cet hommage, le corps du général fut transféré à Amélie-les-Bains dans la tombe familiale. Clément Blanc est donc vraisemblablement le plus haut gradé catalan de l'armée française à être enterré dans les Pyrénées-Orientales. Son homologue Joseph Joffre (maréchal n'est pas un grade, mais une distinction accordée à un général d'armée) repose dans le parc de sa propriété de Louveciennes dans les Yvelines. Il est vrai que Joffre a décliné l'honneur d'être inhumé dans le carré des maréchaux des Invalides car il y avait là quelques personnages dont il n'appréciait pas la compagnie.

La seconde bataille d'Alésia



Vercingétorix,
Mont Auxois,
Alise Ste Reine,
Côte d'Or

Le Général Blanc, directeur du Centre des Hautes Études militaires dans les années 1960, ne pouvait que s'intéresser à un débat qui surgit en 1963 parmi les historiens : l'identification du site de la bataille d'Alésia. C'est l'empereur Napoléon III qui avait lancé le sujet en privilégiant le site d'Alise Sainte Reine au Nord-Ouest de Dijon. Il y avait fait réaliser des fouilles et dresser une grande statue de Vercingétorix, âme de la résistance gauloise aux Romains, qui finit par se rendre à César à l'issue d'un siège mémorable (52 av. J.-C.). Après la chute de Napoléon III (1870), la Troisième République reprit le flambeau de l'origine gauloise de la nation française.

La théorie culmina avec la fameuse consigne d'Ernest Lavissee dans son dictionnaire de pédagogie à l'adresse des enseignants : « Il faut faire aimer (aux élèves) nos ancêtres les Gaulois ». De plus il fallait prendre la revanche sur un empire allemand gouverné par un « kaiser », prononciation restituée du latin CAESAR.

C'est pourquoi les doutes émis en 1963 sur le site d'Alise Sainte Reine, érigé en mythe national, lancèrent un débat passionné parmi les historiens. Pour cette remise en cause, l'archéologue André Berthier avait utilisé une méthode originale. À partir des textes de l'Antiquité et en particulier de *Bellum Gallicum* (La guerre des Gaules) de Jules César, il avait établi un « portrait-robot » du site d'Alésia. Après l'avoir confronté à plus de 200 sites de la carte d'état-major de Sens à Genève, il avait montré qu'Alésia ne pouvait se trouver à Alise Sainte Reine. Le seul lieu coïncidant avec le « portrait-robot » était celui de Chaux-des-Crotenay dans le Jura.

Le général Blanc avait apprécié la méthode et avait participé à la divulgation des résultats d'André Berthier. Cependant, après des décennies de débats, les fouilles les plus récentes ont montré que c'était Alise Sainte Reine qui cumulait le plus d'indices concordants. Mais les Francs-Comtois ne s'avouent pas vaincus par les Bourguignons. On connaît leur réponse aux militaires français : « Comtois, rends-toi » « Nenni ma foi ! ».

Une famille enracinée dans le Vallespir

Après son décès en 1983 à Paris et les cérémonies officielles aux Invalides, le corps du général Blanc fut transféré dans la tombe familiale d'Amélie-les-Bains.

Clément Blanc est toujours resté fidèle au Vallespir d'où était originaire sa mère, née Thérèse Ramon. Le journaliste Henri Trinchet, né lui aussi à Amélie où sa vocation fut provoquée par l'aiguat (crue du Tech qui fit 25 victimes dans la station thermale en octobre 1940) et qui a fait une belle carrière à Paris (il a collaboré au Monde, à France Soir, aux Échos, à Paris Match, à l'Express et fut l'un des fondateurs du Point en 1972) a évoqué la famille du général qu'il rencontrait dans la capitale : « les vieux Améliens se souviennent parfaitement de sa

grand-mère descendue de bonne heure de son village natal de Montbolo et qui possédait au plus haut point les vertus que Larousse reconnaît aux enfants de la Catalogne " braves, actifs, intelligents et laborieux ". L'image de ses parents est plus proche de nous ... sa mère que l'on n'avait jamais vue sans la coiffe blanche des Catalanes ».

Clément, qui était pour les villageois « el nin de la Teresa » (le garçon de Thérèse) a failli se noyer dans le canal à l'âge de trois ans et demi mais il n'en a jamais gardé rancune à Amélie où la famille Blanc venait passer des vacances et où le général ne manquait jamais une occasion de revenir se ressourcer. Henri Trinchet témoigne : « Une fois par an, le général assiste, quelque part en Roussillon à la réunion des " X catalans "



qu'il préside. C'est ainsi qu'en août 1953, ces anciens polytechniciens ont fait une promenade au Canigou. Sans doute ressentent-ils pour la montagne le même attrait que leur président. Car, par une sorte d'ironie du destin, cet artilleur adore la marche. Combien de fois a-t-on pu le voir en blouson de toile, béret basque et souliers ferrés, le bâton à la main et son éternelle pipe à la bouche, sur les sentiers qui mènent au Roc de France ou à quelque autre crête vallespirienne ».

La commune d'Amélie-les-Bains-Palalda a donné le nom du général Blanc au principal rond-point d'entrée de ville et, sur son site officiel, cite le général Clément Blanc parmi les principales personnalités liées à son histoire.

« Lo nin de la Tresa »

« *Es lo nin de la Teresa* » (c'est le fils de Thérèse). Telle est l'exclamation poussée par un habitant d'Amélie-les-Bains en découvrant l'enfant qu'une femme venait de repêcher dans le canal « des forges » où il était tombé. À la fin de l'été 1900, les passants de la rue longeant ce canal voient flotter sur l'eau une sorte de ballot noir emporté par le courant. Une femme qui a regardé de plus près s'écrie : « *es un nin que se nega* » (c'est un enfant qui se noie). Elle saute dans le canal et « repêche » l'enfant enveloppé de sa blouse noire et au visage tout boursoufflé. On savait que c'était un petit garçon à cause de ses vigatanes noires, celles des filles étant de toile colorée. Un homme le reconnaît et s'écrie « *és lo nin de la Teresa, el meu nebot* » (c'est le fils de Thérèse, mon neveu »).

Par chance, un ancien marin qui passait par là parvint à le ranimer et Clément échappa ainsi à la noyade. Par la suite, le général ne manqua jamais de rendre visite à cette dame lors de ses venues à Amélie. En 1945, après cinq ans d'absence, le général Blanc, en uniforme, vint embrasser cette vieille Catalane vêtue de noir qui en pleura de bonheur. Le journaliste originaire d'Amélie-les-Bains Henri Trinchet, qui avait bien connu le général, précise que cette aventure est restée gravée dans la mémoire de Clément Blanc qui lui a raconté bien plus tard : « *Je revois toujours les ombres des ponceaux sous lesquels je passais* ».

De nombreuses décorations

Le général d'armée Blanc était Grand officier de la Légion d'honneur et titulaire de nombreuses autres décorations et distinctions :

La médaille militaire, la croix de guerre 1914-1918, la croix de guerre des TOE (Théâtres d'opérations extérieurs), médaille coloniale du Maroc, médaille commémorative 1914-1918, médaille commémorative 1939-1945, médaille des services militaires volontaires, caporal-chef honoraire et président d'honneur de la Légion étrangère.



Parmi les décorations étrangères :

Commandeur du British Empire, officier de la légion du Mérite US. Commandeur de la couronne de Belgique, croix de guerre tchécoslovaque, grand-croix de l'épée de Suède, grand officier du Ouissam Alaouite (Maroc), grand officier de la médaille militaire d'Argentine, grand officier du mérite de la République italienne, grand-croix du Michan Iftikar (Tunisie), première classe de l'ordre des partisans yougoslaves, première classe de l'armée populaire yougoslave, première classe du premier ordre de la valeur militaire d'Iran.



M^{me} Jeanne Blanc Lefevre, la fille aînée de Clément Blanc,
se souvient des discussions familiales avec le général.
Elle a soigneusement conservé de nombreux documents
qu'elle a mis aimablement à notre disposition pour réaliser ce livret.
Nous l'en remercions chaleureusement.